

***Les images de l'amour et de la mort, le Bonheur du jour et Cantates des nuits intérieures d'Hélène Cadou, par Jean François Jacques.***

Dans les années qui suivent la mort de René Guy Cadou, Hélène élève progressivement sa propre voix.

C'est ainsi qu'elle publie *Le Bonheur du jour* en 1956, puis *Cantate des nuits intérieures* en 1958. Elle a d'abord besoin de continuer à exprimer son amour pour René, par une autre voie que la relation directe, cette expression lui apportant un prolongement de vie à un amour qui ne peut mourir. Elle exprime aussi sa solitude, sa souffrance. Mais elle dit aussi une certaine forme d'acceptation de la mort, parce qu'elle apporte une éternité de l'amour, qui va se traduire par l'écriture.

Jean Rouaud, dans sa préface à la réédition de ces deux recueils par les Editions Bruno Doucey, en 2012, montre très bien ce mouvement : « *C'est encore lui [René Guy] qu'on cherche dans ce Bonheur du jour, et on le reconnaît sans peine. [...] Mais bientôt la relation s'inverse. La voix d'Hélène s'élève au-dessus du règne minéral du tombeau. [...] Il y a une vie après la mort.* »

J'ai été tenté de voir comment ce double mouvement se lit dans l'écriture d'Hélène, par quel vocabulaire, quelles images, quelles métaphores. L'amour immense et réciproque que se portaient Hélène et René est immédiatement perceptible dans ces deux recueils, sans pour autant, on va le voir, que la terminologie de l'amour dans le langage courant soit très utilisée (les mots amour, amoureux ou amoureuse, le verbe aimer...). Il s'exprime donc par d'autres voies. Nous retrouvons dans la poésie d'Hélène les familles sémantiques chères à René lui-même, mots dont le tissage poétique va former l'expression de ses sentiments, de ses attentes, de sa souffrance. C'est le vocabulaire de la maison : demeure, toit, fenêtre, lampe... ; de l'eau : eau, source, fontaine, fleuve, rivière, étang, mer... ; des oiseaux : nid, aile, hirondelle, goéland... ; des végétaux : arbre, feuilles, mousse... ; du corps : sang, visage, mains, paume, doigt, front... ; de la nature et de ses cycles : pierre, ciel, saisons, neige, givre, nuit, étoile, soleil... Ainsi bien sûr que les termes directement liés au temps et à ses effets : demain, oubli, souvenir, silence, secret.

***Le tutoiement, le dialogue ou l'interpellation.***

Dans *Le Bonheur du jour* (LBJ dans la suite de ce texte, suivi du numéro de page de l'édition Bruno Doucey, nous sommes frappés par l'intensité du dialogue, Hélène s'adressant directement à René dans dix-huit poèmes sur les trente-et-un du recueil :

*Quand tu n'es plus là tout se tait  
Le silence noircit les murs...*  
(LBJ 19)

Dans un autre poème, Hélène s'adresse à René dans une quotidienneté qui ne se serait pas interrompue, et emploie pour le désigner le beau mot « *compagnon* » très expressif par rapport à leur relation :

*Ce soir encor mon compagnon  
Ce soir te souviens-tu ?*  
(LB 39)

La répétition insistante de ce « *te souviens-tu ?* », et les derniers vers de ce poème :

*Et toi  
Déjà ni ne m'entendais plus.*

insistent sur ce dialogue silencieux, cette interpellation plutôt, en mettant en avant une sorte d'inversion : c'est Hélène qui se souvient, c'est Hélène qui n'entend plus... On retrouvera plus loin ce retournement, qui parle de René comme d'un vivant.

Cette parole perdue (qui va être sublimée par l'écriture poétique), et qui rend univoque, silencieuse, cette adresse à René, est exprimée directement quelques pages plus loin

*Les mots que je n'ai su te dire  
Qui te les dira maintenant*

(LB) 45)

ou bien :

*Et voilà que je te rejoins  
Sur les hauteurs du silence.*  
(LB 32)

Ce dialogue se poursuit toujours au présent de l'indicatif, et il peut prendre une tournure plus optimiste :

*Nous avons choisi de vivre  
A coeur ouvert devant le jour  
Je m'arme de ton regard  
Et je salue le bonheur.*  
(LBJ 31)

L'illusion est parfois forte, mais c'est de courte durée. Dans ce poème de *Cantate des nuits intérieures* (CNI suivi du numéro de page), la voix de René est confondue avec la voix de la « table à poèmes », celle sur laquelle Hélène elle-même écrit, celle qui était dans la chambre d'écriture de l'école de Louisfert, évoquée ici par l'image des devoirs, table à laquelle elle s'adresse :

*...Qui ranime  
Ta voix ce soir ?*

*Demain la table sera muette  
Comme un pupitre d'écolier  
Sous mes tristes devoirs tachés.*  
(CNI 53)

Ce silence de l'aimé finit par dominer, le dialogue ne pourra se renouer que dans l'imaginaire :

*Je cherche des rêves pour te les offrir  
(CNI 55)*

*J'appelle en vain !...  
Et je sais maintenant que pour te retrouver Il faudra m'égarer dans l'oubli et les larmes Jusqu'à cette  
clairière ouverte dans mes rêves Où tu m'accueilles mon amour parmi les arbres.*  
(CNI 60)

Le point d'orgue de cette recherche du dialogue perdu est exprimé dans un des derniers poèmes de *Cantate des nuits intérieures*, qui dit à la fois l'acceptation définitive de la mort, et la perpétuation de la relation :

*Il y a seulement la poussière des corps  
Mais à la pointe de l'espoir  
Il y a ce front tendu  
Ce dialogue qui se perpétue.  
(CNI 99)*

### **La mort et la vie.**

Ce dialogue est aussi celui qu'Hélène entretient avec la mort. Mort et vie se confondent : la mort est un des éléments de la vie, la vie est conscience de la mort.

*Je connais la distance  
Sereine de lui à moi  
D'un bord à l'autre du temps.  
(LB 35)*

Si la mort n'est pas nommée, elle est présente, elle entraîne l'aimé : le très beau poème qui suit mérite d'être cité en entier. En effet, on y trouve ici plusieurs éléments : l'inversion des situations, le « retournement » déjà noté : celui du mythe d'Orphée, l'aimée veut rejoindre « lui » de « l'autre côté », et non l'en arracher. Et ce n'est pas elle, la vivante, qui est susceptible de se retourner, c'est lui, entraîné par l'irréversible, qu'il accepte. La mort, « elle », l'innommée, est une rivale qui entraîne l'aimé. Elle n'est désignée que par ce pronom, et par les notations du froid : vent glacé, souffle de l'au-delà ; neige, qui étouffe, image du silence éternel ; froid, signe de la solitude et de la mort du corps. La mort parle mieux que la vivante, elle est de l'autre côté du temps, au revers du vivant. Rivale invincible... elle entraîne « encore » l'aimé, comme dans un mouvement perpétuel, face auquel Hélène serait retenue du côté des vivants, la répétition « laissez laissez-moi » répondant à cet « encore ». Mais on ne peut s'empêcher ici encore de penser à un poème de René, « *Nous nous aimons de loin/Belle mort inconnue/ Et ma tête est promise/A tes mains fraternelles* ».

*C'était lui dans le vent glacé  
Je vous dis qu'il vient de passer  
C'est encore elle qui l'entraîne  
Il faut me laisser m'en aller*

*Je ne vais pas me faire belle  
Il ne se retournera pas  
Elle a la douceur de la neige  
Et sait lui parler mieux que moi  
Mais laissez laissez-moi aller  
Il est là de l'autre côté  
Peut-être qu'il aurait bien froid  
Dans une éternité sans moi !  
(LBJ 36)*

L'aimée voudrait mieux connaître cette rivale sans descendance possible, assimilée à la nuit dans cet autre poème de *Cantate des nuits intérieures* :

*Je voudrais te connaître mieux  
Figure des attentes perdues  
Nuit inféconde  
(CNI 61)*

Mais la fatalité de la mort est inscrite dans la vie même, elle en est l'ouvrage ultime :

*Mais quand je voulus t'éveiller  
La vie avait fait son ouvrage  
(LBJ 30)*

La nuit, qui « lance sur le monde/Tes chiens noirs » est celle qui « referme les fenêtres/pour étouffer dans les mansardes/Les pâles jacinthes de l'espoir », est aussi celle qui baigne nos cœurs de ses eaux mortes : on retrouve ici les éléments de la nature d'une part, de la maison d'autre part, qui forment une partie importante du vocabulaire de ces poèmes. Mais ils sont employés dans une forme négative, alors que plus tard, dans *Cantate des nuits intérieures*, on verra une expression beaucoup plus positive de l'amour :

*L'amour léger comme une passerelle  
Unit les jours pour le meilleur non pour le pire  
Hier et demain se raccordent  
Dans le rire heureux d'un enfant  
(CNI 71)*

Hélène se souviendra de cette dernière expression pour le titre de sa biographie de René, *C'était hier et c'est demain*.

### ***La Nature, le Corps, la Maison et les objets du quotidien.***

Ces trois familles sémantiques sont étroitement liées. Les termes liés à la maison sont nombreux : maison, mais aussi murs, fenêtre (dix fois), lampe (vingt fois), croisée, etc. La « chambre », lieu de l'intimité, apparaît plus rarement, mais toujours de manière forte :

*La chambre tourne sur sa tristesse  
(LBJ 18)  
Tant de présence dans cette chambre  
(LBJ 22)  
Et les bourgeons au fond des chambres  
(LBJ 31)  
Comme autrefois dans la chambre  
(LBJ 32)  
La chambre était déjà trop grande  
(LBJ 39)*

*Je loge mon espérance  
Dans une petite chambre  
Close sous l'abat-jour  
J'ai reconnu son murmure  
A peine offert comme un regard  
(CNI 57)*

Dans le poème qui suit, on va voir comment ces éléments forment une image centrale dans l'expression par Hélène de son amour pour René, formée par l'association de l'eau vivante (source, fontaine) qui s'oppose aux eaux mortes (étang), du miroir et du visage, l'ensemble étant reflet du ciel, source de vie. On voit aussi dans ce poème l'effet « miroir », c'est le cas de le dire, d'une expression qui pourrait tout à fait être celle de René : celle de la fragilité du cœur, qui peut être étouffé par le gel, la neige, le froid de l'absence d'amour, et qui a besoin du visage de l'aimée pour vivre.

*Une étincelle dans la neige  
Les roses sous les doigts du gel  
Sont moins fragiles que mon cœur  
Pour vivre il me faut ton visage  
Le ciel posé comme un miroir  
Sur l'eau secrète d'une source.  
(LB29)*

Ces éléments liés sont aussi ce qui peut encore, au figuré, rassurer le disparu :

74

*Mais tu reconnaîtras ma lampe  
A l'heure où la fenêtre boit  
L'eau douce de la nuit.  
(LBJ 34)*

Le dernier poème du *Bonheur du jour* reprend tout ce vocabulaire avec une sorte d'urgence, de précipitation qui finit par s'apaiser dans l'adresse au « *petit frère* », écho au « *mon compagnon* », ou au « *mon enfant* », qui dans d'autres poèmes désignent aussi René. Ici encore, l'eau figée, la source qui tarit, la nuit sans lendemain s'opposent à d'autres éléments de la nature ou de la maison, les étoiles brûlantes, le jour amoureux, la maison dormante.

*Puisque l'eau de ta lampe s'est figée  
Comme une source qui n'a plus de raison de continuer  
Puisque le ciel n'éveille plus en toi les échos du matin  
Puisque la nuit comme un arbre éclaté  
Est une torche sombre sans lendemain  
Qui te rendra les étoiles brûlantes  
L'amande d'un jour amoureux  
Et la courbe du toit sur la maison dormante ?  
Ecoute il a suffi de ton cœur petit frère  
(LBJ 48)*

Les mêmes notes se retrouvent plus ou moins marquées de tristesse, dans un poème qui évoque toujours pour moi, visuellement, le tableau de Böcklin, *File des morts* :

*Dors mon enfant paré de lys et de silence  
Dors sur le grand vaisseau qui traverse le temps La nuit est douce  
Dors toi qui connus le malheur de vivre  
Et qu'un rayon de lune te console et te suive  
Au-delà des marées.  
(CNI 55)*

On retrouve ces images où se mêlent la nature, l'eau, le corps et la demeure dans ce long poème, qui utilise aussi le mot « *souvenir* » — ce qui est rare dans le premier recueil, mais qui se retrouve dix fois dans *Cantate des nuits intérieures*. De plus, Hélène s'adresse ici directement à René avec ce doux vocable « *mon enfant* », qui atténue le double sens des doigts fermés sur les paupières — paupières fermées sous les doigts, comme on le fait pour un mort ?

*Je suis plus seule au bord du souvenir  
Que l'émigrant perdu sur l'écume des mers  
Saurai-je un jour retrouver cette place*

*D'herbe où tu m'attends  
A l'heure basse du silence ?  
Oublieras-tu les doigts que je fermais  
Sur ta paupière mon enfant ?  
(CNI 87)*

### **Alliance et fusion.**

Le poème précédent se termine par une très belle métaphore de la fusion des deux êtres, dans et par-delà la mort (l'eau n'est plus de source... elle n'est plus vivante) :

*Peut-être arriverai-je  
Sur le seuil du dernier soir  
Avec mon âme comme une eau tranquille  
Dans la tienne.  
(CNI 87)*

Le thème de la fusion des corps et des âmes rompue par la mort est déjà évoqué dans les premiers poèmes du

*Bonheur du jour :  
Où est-il cet autre monde  
Les digitales sur l'étang  
Et les joncs qui mêlaient nos doigts ?  
(LB.) 21)*

Faut-il souligner que si le terme « *joncs* » désigne le végétal qui pousse sur l'étang, et qui sert à ligaturer des gerbes par exemple, il est aussi le nom donné aux anneaux nuptiaux, aux alliances ? Un petit cercle de connotations se boucle ainsi, amorcé sémantiquement par le nom même de la digitale, métaphore de la fusion des êtres au sein de la nature, sous le signe de l'eau. On retrouve plus loin cette idée de fusion sous le signe de la lumière, immatérielle :

*Je me nourris de ta lumière  
Et ne veux plus être pour toi  
Que ton poids d'ombre sur la terre.  
(LB 24)*

Ailleurs, c'est par la voix que s'exprime ce caractère fusionnel entre l'homme, dont Hélène dit que :

*Même mort il se souvient de son amour*

Et dont elle-même, qui « ... *n est jamais solitaire* » peut dire :

*Je demeure ta voix retenue  
Et dans la nuit qui me consume  
Tu preserves comme une eau pure  
Cette heure qui n'est plus que silence  
Aux confins de notre existence  
(CNI 83)*

Cette union des voix trouve enfin sa résolution dans l'avant-dernier poème de *Cantate des nuits intérieures*

:

*Est-ce la poésie d'un autre en moi transmuée ?*  
(CNI 100)

### ***Y a-t-il un au-delà ?***

Tout au long de ces deux recueils court une question centrale, interrogation métaphysique qui fut aussi celle de René : y a-t-il un au-delà ? Cette idée est déjà explorée dans un poème déjà cité, qui évoque un au-delà de glace où « elle », la mort, l'entraîne, mais où elle, Hélène, pourrait la combattre :

*Peut-être qu'il aurait bien froid*  
*Dans une éternité sans moi !*  
(LB 36)

Plus loin, l'au-delà pourrait être presque riant :

*J'envie les âmes qui partagent*  
*Tes loisirs célestes.*  
*Rien qu'un balcon d'azur ouvert*  
*Sur ton éternité !*  
(LB 54)

Le doute est cependant ce qui domine, quand est évoquée de nouveau l'idée d'un disparu consolateur, et le doute : à quoi bon les choses terrestres si elles n'ont pas de reflet dans l'espace de l'au-delà ?

*Peut-être qu'un visage aimé*  
*Revenu du fond de la nuit*  
*Se penchera vers moi pour essuyer mes larmes.*  
*Mais s'il n'est pas d'aurore*  
*Au terme de l'oubli*  
*Si les astres ne sont que des balises*  
*Inertes de l'espace*  
*Si la vie se referme avant d'être accomplie*  
*A quoi bon les matins terrestres et les arbres.* (CNI 66)

L'idée d'un paysage « d'outre-terre », d'un paradis, si elle reste rare dans ces recueils, est évoquée plus précisément dans ce magnifique poème qui allie une évocation physique précise de René, avec sa chevelure dorée comme une lampe, et l'interrogation fondamentale :

*Maintenant que tu t'en vas sur les routes du ciel Avec les colporteurs d'étoiles*  
*Et tu t'en vas avec ta chevelure*  
*Comme une lampe qui s'éteint*  
*Est-il vrai qu'il y ait au-delà des nuages Une demeure pleine de voix très chères*  
(CNI 89)

Mais il est clair pourtant qu'il n'y a rien, Hélène paraît dominée par le pessimisme. L'éternité reste vide à ses yeux :

*J'attends depuis des siècles*  
*Au bord de l'horizon*  
*Mais nulle porteuse de miracle*  
*Ne passe au carrefour des nuages*  
*Nul regard ne traverse le désert du temps.*

*Mais que reste-t-il au bout du voyage ?  
A peine une raison de vivre  
A peine un souvenir  
Et ce regard tremblant  
Que je n'ose t'offrir.  
(CNI 95)*

Les derniers poèmes de ce recueil affirment plus précisément encore l'irréductibilité de la mort :

*Qui demande le nom des morts?  
Ils ont nom de substance  
De sable et d'ossements  
Ne croyez pas qu'un ciel  
Aux furtives splendeurs  
Couve sous le chiendent.  
Il y a seulement la poussière des corps.  
(CNI 99)*

Si l'espoir douteux d'un au-delà est ainsi réduit à néant, c'est d'ailleurs que viendra l'énergie du renouveau, comme le disent les trois derniers vers du poème :

*Mais à la pointe de l'espoir  
Il y a ce front tendu  
Ce dialogue qui se perpétue  
(CNI 99)*

Hélène ne sera pas seule dans cet espoir, elle sait déjà que la poésie de René le fait « *revenir* » et vivre pour beaucoup. *Bonheur du jour* se termine par cette note qui élargit à beaucoup d'autres l'admiration portée à René :

*Parce que tu chantais le monde et sa souffrance  
Et le chien bohémien que je n'oublierai pas  
Reviens  
Il y aura cortège pour t'aimer.(LB 48)*

77

De même, si dans *Cantate des nuits intérieures* le dialogue s'est estompé, si l'espoir de retrouvailles paradisiaques s'est enfui, Hélène aborde d'autres contrées. « *L'existence est toujours sauve* » dit-elle, elle « *lève son regard vers une haute barge d'avenir* ». Parmi les nombreuses images utilisées tout au long de ces deux volumes, émergent enfin l'eau claire, et la lumière du ciel : René est tout entier dans ces images, son amour devient le message essentiel de la poésie d'Hélène.

*Aidez-moi à regarder en face une autre lumière  
Décidez pour moi des épreuves nécessaires  
J'aborde une contrée plus large que la vie  
Je n'ai ressource  
Que d'eau claire  
Mesure  
Que des battements du silence.  
(CNI 51)*

Il convient d'oublier le troupeau des nuages

*J'accueille le présage offert à la beauté*

*Du monde  
Est-ce la poésie d'un autre en moi transmuée ? (CNI 100)*

*Il reste à découvrir un message plus clair  
Que les sources ou les étoiles  
Plus évident que le jour.  
(CNI 101)*

\* Jean-François Jacques, conservateur des bibliothèques retraité, président de l'association Poésie-Cadou.